

Quelques traces d'une rencontre avec un livre et son auteur¹

L'éblouissement des sunlights masquent les lucioles. Comment résister au gavage ambiant, forme de censure actuelle où plus aucun espace de rêverie n'est possible. Et la conscience critique en panne, déficiente de s'être gardée d'imaginer un autre monde, en choisissant délibérément d'ignorer toute vie sensible.

Extravaguer.

C'est à cette recommandation de Victor Hugo, observant la lune à travers le télescope d'Arago un soir de l'été 1834, que l'auteur va strictement se tenir. Aussi bien quant à l'objet de ses préoccupations, du côté de là où se fomentent les rêves et loin de tout système que pour sa méthode d'approche par le détour, l'association et la contiguïté.

L'auteur poursuit : il y faut de l'imagination pour refuser ce que ce monde vous propose. Au moins en anticiper le profil dévastateur...

Et comment ne pas étouffer avec si peu de perspectives.

C'est avec un besoin urgent de penser qu'Annie Le Brun nous convoque à la suivre sur un chemin de traverse pour nous permettre de divaguer, de trouver nos propres chemins de traverse (elle nous indique les siens, les auteurs qu'elle a rencontrés et nous incite à trouver les nôtres) ; tout en se demandant ce qui a bien pu nous conduire là.

Son hypothèse concerne la place de ce qu'elle nomme « le noir » — comme conscience de l'inhumain, irréductible à tout progrès — et la façon dont notre modernité a fabriqué l'occultation de cette notion en la masquant derrière des concepts à visée progressiste (rationalisation du négatif à travers l'idée de progrès, en le coupant de son ancrage imaginaire).

La tendance actuelle à amalgamer tous ces termes (noir, ombre, négatif...) par leur mise en équivalence, contribue à toujours mieux masquer ce qu'il en serait de cette conscience pour mieux l'éradiquer et tuer ainsi en germe ce qui est fondateur de l'humain.

« Cette obscurité intolérable, autant de nous être constitutive que de nous relier à ce que nous tenons pour inhumain². »

¹ Soirée librairie du 13 Janvier 2011 à l'École Normale Supérieure, Paris sur le livre d'Annie Le Brun, *Si rien avait une forme, ce serait cela*, Paris, Gallimard, 2010.

² A. Le Brun, *Si rien avait une forme, ce serait cela*, op.cit., p. 57.

Annie Le Brun souligne comment son travail de mise en lumière de l'état des lieux dans un ouvrage précédent *du trop de réalité*³ n'y a pas suffi à fournir une respiration profonde.

Elle pourrait construire des tomes infinis pour cette déploration.

Toute la question est de produire du réenchâtement qui laisse de la place à autre chose qu'une éternelle déploration.

Comment alors permettre le refus et produire une transfiguration du paysage (qui ne serait pas du messianique !), permettre une autre perspective. Si la contamination de la servitude est possible, alors pouvoir penser une contamination de la liberté.

Elle laisse toute la place aux contes ; « il était une fois » dont la parole peut reprendre encore et encore ce « il était une fois ».

Nous citerons juste ces paroles qui introduisent et terminent l'ouvrage :

Ainsi ne suffit-il plus de considérer l'ampleur des ravages se propageant jusqu'à l'intérieur des êtres, pour prendre la partie qui s'y oppose absolument. C'est au plus loin de tout projet esthétique, aux antipodes de ce qui vient à exercer un quelconque pouvoir culturel, qu'il s'agit de remonter, là où surgissant du chaos, la vie donne forme et la forme fait sens.

Soudain, tout ce qui fait l'objet de la poésie revient battre aux tempes du monde dans la nuit de l'intelligence où nous sommes claquemurés⁴ [...].

³ A. Le Brun, *Du trop de réalité*, Paris, Stock, 2000 et Gallimard, « Folio essais », 2004.

⁴ A. Le Brun, *Si rien avait une forme, ce serait cela*, *op. cit.*, p.22.

Et puis :

D'où cette nécessité de détour que j'ai évoquée ici à plusieurs reprises comme la première arme dont nous disposerions pour nous réapproprier l'extrême lointain qui est en nous. Non pour nous en détourner de quelque manière que ce soit mais, au contraire, pour cerner ce que nous ne voulons pas voir et, du même coup, le saisir en lui donnant forme...

Il fut aux alentours de 1100, un duc d'Aquitaine, Guillaume IX, qui s'essaya à quelque chose d'équivalent. Un de ses poèmes donne idée de la beauté nouvelle que nous pourrions y trouver :

Ferai un vers de juste rien :
Ne parlera de moi ni d'autres gens,
Ne parlera d'amour ni de jeunesse,
Ni de rien d'autre.
L'ai trouvé en dormant
Sur un cheval.
Si rien avait une forme ce serait cela⁵.

⁵ *Ibidem*, p. 265.